

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Régrennaissance

Jocelyne Doray

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doray, J. (1983). Régrennaissance. *Liberté*, 25(4), 64–66.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JOCELYNE DORAY

RÉGRENAISSANCE

Omole, dans le tout premier chapitre de son autobiographie, racontait sa mort. Il savait, l'horoscope le lui avait prédit, qu'il serait l'antépénultième martyr que la mort rendrait célèbre. Une mort belle, plus belle encore qu'en vrai, puisque lui-même l'avait écrite. Il avait plongé la plume dans l'encrier comme dans son propre sang pour décrire sa fin. La suite du livre devait être la justification, puis l'exaltation de cette belle mort, de son corps mutilé, à jamais préservé de l'oubli, le corps d'un martyr, le dernier à finir aussi bellement ses jours, oui, sa carte du ciel le lui avait prédit.

Les chapitres suivants ouvraient un cercle, coulaient une boucle à rebours, du jour de ses funérailles qui, elles, n'étaient pas décrites, jusqu'à celui de sa naissance.

Mais sa mort seule importait, elle était grosse d'une sève rouge et chaude, porteuse d'héroïsme. Omole mit beaucoup de mots à achever ses jours. Des mots encore plus puissants que les armes mêmes qui allaient le tuer, des mots mouillés des larmes qu'il versait en agonisant sur le papier. Le style surtout importait, l'emphase même du style dont Omole savait qu'on ne pourrait pas lui reprocher les effets puisque la vérité toute crue se trouvait là, dans les arabesques et les virages des phrases, la vérité seule:

Omole perdu pour sa cause, l'agonie lente, d'autant plus vraie qu'elle est lente, d'autant plus triste qu'elle est annoncée, d'autant plus sublime que jamais Omole n'y renoncerait.

Il mit beaucoup de temps à parfaire ce premier chapitre parce qu'il ne voulait rien oublier. Tous les détails, même les plus infimes, les plus diaphanes, trouvaient leur place; la mort s'approchait au ralenti, freinée par le geste le plus anodin de sa victime, par le plus léger bruissement de l'air, par la profusion des alinéas et des virgules, des épithètes alignées en rangs serrés, au garde-à-vous, sur les lieux de sa fin.

A la quatre cent vingt-sixième page de son autobiographie, Omole mettait un point final à son existence, mourait par la synthèse du *sacrifice* et de la *cause*, devenus au fil des pages de parfaits synonymes.

La mort d'Omole ne lui posa donc aucun problème. Au contraire, il en tira une jouissance extrême, prolongea les affres de l'agonie en multipliant à l'infini les métaphores de ses souffrances afin d'en extraire le maximum de vérité.

Puis il dut se mettre à la rédaction des chapitres qui reculaient dans le temps jusqu'à l'heure désormais célèbre où il vit le jour. Or c'est à cette heure-là, qui marquait l'ouverture du sixième cahier de son autobiographie, que les véritables angoisses d'Omole commencèrent. Il se retrouva non pas dans le ventre de sa mère comme il aurait convenu, mais dehors, nu, effrayé, l'enfant naissant posé sur une table en fer forgé froid, après avoir été baptisé, après avoir fait sa première communion, et après s'être marié trois fois, la dernière femme du troisième cahier étant sa première épouse, et celle qui lui fit perdre ses illusions. Tous ces épisodes de la vie d'Omole n'avaient soulevé que de mineures difficultés, malgré l'inversion: de l'adulte à l'enfant et de l'enfant au nourrisson, par étapes successives. Mais Omole ne pouvait s'arrêter au moment précis où sa grand-mère venait de le laisser seul sur la table glacée, avant même que la délivrance n'ait eu lieu dans l'ordre des

épisodes: il devait, par souci de vérité, et parce qu'il lui avait bien fallu venir au monde, ne pas omettre la naissance du grand homme que, par sa mort, il était devenu. Il s'astreignit à transcrire fidèlement le souvenir de cette grosse main droite velue et moite qui le tira par les pieds, le balança dans le vide à sa grande terreur, pendant que l'autre, la gauche, lui flanquait une superbe claque dans le dos. Il cracha, et sentit aussitôt ses poumons se congestionner; presque au même moment, il pénétrait pieds devant dans le tunnel chaud et humide qui devait rester à tout jamais marqué par son entrée dans l'espace des vivants. Mais le pire venait: être aspiré tout entier à l'intérieur, oui, aspiré, projeté, englouti, presque déjà tout entier replié, et des cris, ceux de sa mère qui hurle, les paupières d'Omole qui se ferment, qui sont à jamais fermées, des cris qui s'espacent petit à petit, qui cessent, et puis qui se taisent, subsiste le bruit d'un cœur qui n'est pas le sien, qui n'est pas encore le sien, le silence, et puis le point final, puisque plus rien, non plus rien ne vient à sa mémoire phénoménale, rien de rien, un immense trou noir, un gouffre dans sa tête, comme dans le ventre de sa mère, le néant, toutes les images évanescentes désertant, fuyant, ayant fui une à une la page, non plus rien ne reste, et ce rien commande un point final, un point fatal, une régénéissance, une seconde mort, une mort de trop, qui vient tout gâcher, mourir une seconde fois, malgré soi, banalement, comme tout le monde...

Omole posa le crayon: les dieux étaient contre lui. Il maudit ce jour de mai de l'année du dragon, et cette heure où mars était en jupiter lorsque sa mère accoucha de lui en moins de quatorze lignes...